

L'INSTANT DE VÉRITÉ DU RÉCIT EUROPÉEN EN PERIODE DE CRISE UKRAINIENNE : LE CAS DE L'EUROPE CENTRALE

Céline VERGNAC
celine.vergnac.6@gmail.com
CY Cergy Paris Université, France

Abstract: *When the rule of law came under pressure at the borders of the European Union following Russia's invasion of Ukraine in 2022, a unification of discourse seems to emerge around a common enemy. This seems to open a chapter in the European narrative that was thought to be closed. It now carries a heavy responsibility, that of leading Europeans to become aware of who they are. The European narrative is a quest for identity particularly marked by the reintegration of Central European countries. The tragic legacy they share with Ukraine reinforces their role in this narrative more than ever. For them, it is important to defend European identity, even though it seems to revolve more around a political culture than a strong common culture. The unclear definition of the cultural dimension of identity in the treaties or by European actors themselves is largely misguided. Paradoxically, the European identity so necessary to face the Ukrainian crisis may itself be in crisis. This article proposes to consider the Ukrainian crisis as an event integrated in the unity of the European narrative. It is important to note that the use of the word « crisis » appears to play a central role in the European Union's rhetoric in fostering the emergence of collective convictions. However, tensions are emerging between European Member States particularly from Hungary. This article examines how the European narrative is a source of truth. Beyond the discourse of the European institutions, the question remains open as to what extent public communication in Central European countries is oriented towards unifying narrative in the face of a common enemy, against the backdrop of the « crisis » in Ukraine?*

Keywords: *public communication, European narrative, Central Europe, Ukrainian crisis, European imaginary.*

Introduction

Raconter des histoires vraies ou fausses est probablement l'un des moyens le plus ancien d'unir les liens au sein des sociétés humaines. L'efficacité de la fonction symbolique d'un récit dans la recherche de valeurs identitaires a souvent été un remède aux difficultés d'unification politique. Il propage des idées qui peuvent se traduire en action surtout lorsqu'il est au service d'une idéologie. Après les grands récits politiques du XXe siècle, il serait mal

avisé de penser que la société européenne actuelle en soit dénuée puisque « il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit » selon la célèbre formule de Roland Barthes. Le récit européen raconte la construction politique de l'Europe particulièrement marquée par la réhabilitation de l'Europe centrale en son sein. L'heure n'est plus aux ambitions expansionnistes, celles-ci ont été remplacées par la prospérité économique et la cohabitation culturelle, grâce à l'institutionnalisation de l'Union européenne. Si l'on en croit ce qui est raconté, les Européens sont désormais unifiés autour d'une histoire, d'une culture et d'une identité commune. Les périodes successives de crises, de sanctions, voire d'incommunication (Wolton, 2019 : 202) entre pays européens n'ont pas eu raison de l'acquis communautaire.

Il semblerait pourtant que l'Europe soit en proie à ses vieux démons. Le retour de la guerre sur le continent européen en 2022 et le réarmement annoncé des pays européens ouvrent un chapitre que l'on pensait clos. La mise sous tension de l'état de droit aux frontières de l'Union européenne semble favoriser une unité des discours face à un ennemi commun, et ceux malgré les efforts mobilisés par la Russie pour étendre son influence dans les pays d'Europe centrale. L'héritage tragique partagé avec l'Ukraine légitime plus que jamais auparavant leur rôle d'acteur dans le récit européen. Du moins, c'est ce qui est brièvement évoqué dans le discours prononcé deux semaines après le début des hostilités par la Présidente de la commission européenne, Ursula Von Der Leyen¹. Il débute par le rappel des troupes soviétiques dans Prague et Budapest et conclut sur un état de « crise qui est en train de changer l'Europe ». Au-delà du discours des institutions européennes, la question reste ouverte, à savoir dans quelle mesure la communication publique des pays d'Europe centrale est-elle tournée vers l'idéologie européenne ? Le récit ainsi raconté est-il une référence de vérité ? Finalement, de quel récit parle-t-on ? Beaucoup de questions mais peu de réponses y sont apportées au vu de la méconnaissance générale du récit européen et la prudence avec laquelle il convient de le considérer comme un objet de recherche.

Le mythe de l'Europe et la construction de l'identité européenne

Derrière l'évidence de ce qu'est un récit se cachent certainement bien des difficultés lorsqu'on y regarde de plus près. La définition la plus simple serait de le qualifier comme « la représentation d'un événement ou d'une suite d'événements, réels ou fictifs, par le moyen du langage, et plus particulièrement du langage écrit » (Genette, 1966 : 202). Il est vrai qu'il apparaît plus facile de penser que son universalité va de soi, sans s'intéresser aux conditions de son existence. Aussi loin que l'on puisse porter un regard, le récit est composé de personnages considérés comme des êtres agissant dans un monde imaginé ou dans un monde réel. La frontière entre ces deux mondes s'établit par l'usage de mots et leur résonance auprès du récepteur. Le rapport à la vérité alimente une certaine méfiance dès les premières réflexions philosophiques sur le récit, jusqu'à devenir un moyen de classification sommaire des œuvres produites. Platon dira même que « philosophiquement le premier pas à faire pour arriver à entendre le problème de l'Être, c'est déjà de ne pas se raconter une histoire » (Rocheville, 2011 : 7-12). Le critère du vrai distingue les œuvres de l'ordre de la légende et celles de l'ordre de la sagesse en quête d'un idéal politique. Citer la méfiance de Platon envers le récit est une chose qui va de soi tant elle traverse la tradition philosophique. Mais ce n'est pas tout. Il va beaucoup plus loin par l'attribution d'une

¹ Discours de la Présidente de la Commission européenne, Ursula Von Der Leyen lors de la plénière du Parlement européen « sur l'agression de l'Ukraine par la Russie » prononcé le 1er mars 2022.

responsabilité au récit, autrement dit, la responsabilité de transmettre des connaissances selon un raisonnement prouvé logiquement ou empiriquement. C'est toute la question de la finalité du récit. Partant de ce principe, Platon n'approuve aucune autre légitimité au récit que celle de transmettre un savoir qui cherche à imiter la réalité. Il devient alors un récit mimétique à des fins politiques et morales.

L'idée d'accorder une responsabilité au récit est reprise par Aristote dans *La Poétique*, mais pas tout à fait de la même façon. Il y défend l'idée que le récit mimétique ne tend pas toujours à être une copie conforme du réel mais plutôt « une représentation qui idéalise dans la tragédie et caricature dans la comédie » (Pilote, 2012 : 5). Le récepteur tient une place centrale étant donné que la valeur de vérité dépend des seules limites de l'homme et de la représentation. Le rôle des poètes serait alors « de dire non pas ce qui a lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable ou du nécessaire »². Au fond, ce qui est essentiel, c'est d'offrir une expérience de pensée au récepteur grâce à un agencement de faits bien établi. Aristote indique clairement qu'il faut définir un schéma général avant toute chose. C'est à cette condition préalable, et uniquement grâce à elle, que l'histoire devient intelligible. Si des événements à la finalité incertaine, des incidents, des hasards ou encore des complications surgissent, ils sont intégrés dans l'unité du récit par la mise en intrigue. Autrement dit, le muthos détient la faculté de dépasser la discordance (Ricoeur, 2014 : 258) et de poursuivre le fil de l'histoire. Dans la tragédie, l'épopée ou encore la comédie, les événements sont parfois lourds d'enseignement pour le récepteur. Ils révèlent « des aspects universels de la condition humaine » (Ricoeur, 2014 : 259) à travers l'action des personnages pour se sortir de telles ou telles situations. Les actions des héros tragiques représentent le pire comme le meilleur de la nature humaine mais elles sont toujours guidées par un but. Ce n'est pas tant la fin qui suscite le plus de sentiments mais bien les moyens entrepris pour l'accomplir.

Le mythe de l'Europe ne fait pas exception. Il débute dans l'Antiquité et, plus précisément, par l'action du dieu Zeus qui métamorphosé en taureau blanc kidnappe la princesse Europe, fille du roi phénicien Agénor. Il l'emmène à Gortyne en Crète afin de s'unir à elle. Les deux frères de la princesse se lancent à sa poursuite avec interdiction de revenir sans elle. À défaut de la retrouver, l'un des deux frères, Cadmos, fonde la cité de Thèbes en Béotie laissant Europe portée disparue. Le mythe de l'Europe ainsi raconté est une représentation symbolique dont on doit l'origine à Hésiode (v. 357 VIII^e siècle av. J-C), à Homère (XVI^e siècle, 321) puis, bien plus tardivement, au roi de Hongrie Béla IV vers 1250 de notre ère, puis au pape Pie II en 1458 (Arjakovsky, 2016 : 3-24) et, enfin, aux institutions européennes. Même si au premier abord ce qui est raconté n'a rien d'évident à comprendre, il faut tout de même reconnaître que le mythe de l'Europe traverse les siècles et laisse des traces dans les esprits. Ce n'est pas une simple connaissance que l'on acquiert mais plutôt un fait qui échappe à l'entendement. En y regardant d'un peu plus près, la Grèce antique demeure le berceau de la démocratie et de la philosophie autant d'éléments symboliques déterminants à la formation progressive d'une conscience commune³ européenne.

La finalité du mythe de l'Europe est bien d'encourager les Européens à prendre conscience d'eux-mêmes. La conscience est « un savoir réflexif représentant un effort individuel et conceptuel, et le fruit d'une collaboration à plusieurs (con-scienta) »

² Il s'agit d'une traduction de Aristote, *La Poétique*, 1451a.

³ Le choix du vocabulaire doit ici beaucoup à l'œuvre de Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 1784.

(Arjakovsky, 2016 : 16) mais aussi une connaissance « engageant l'être tout entier d'une personne au point que celle-ci puisse dans certains cas poser un acte d'objection » (Arjakovsky, 2016 : 16). A l'image de l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique de Kant, la conscience européenne est un fait de la raison qui mène les Européens vers une destination commune grâce à un projet éducatif et l'avènement des « lois des volontés associées »⁴. Ce n'est pas un hasard si la disparition de la princesse Europe demeure irrésolue. Elle incarne le muthos de l'histoire nécessaire à la poursuite de la découverte de l'être européen dans le temps et l'espace. Pour ce qui est de l'espace, il est délimité par « les frontières du continent »⁵ comme une forme d'altérité. La princesse Europe apparaît bien souvent en train de regarder sa terre natale, cet autre monde au-delà des frontières situées entre l'Occident et l'Orient. L'altérité est la reconnaissance d'un Autre mais avant tout d'un Être doté d'une conscience. Autrement dit, il n'est pas seulement question de la reconnaissance de différences entre deux mondes dans le mythe de l'Europe mais d'une affirmation de l'Être européen par rapport à l'Autre.

Il est très clair que le mythe de l'Europe est une métaphore de l'action, celle du « déplacement » (Manguel, 2022) du « pôle civilisationnel du Proche-Orient et de l'Asie mineure vers le nord de la Méditerranée » (De Rougemont, 1994 : 499). L'usage d'une métaphore n'est pas vraiment surprenant étant donné qu'elle permet d'expliquer une réalité difficilement accessible par la seule description. La référence à des temps anciens pour expliquer l'être européen présent et futur lui octroie un caractère infini. A ce propos, Husserl dira que « le telos spirituel de l'humanité européenne, dans lequel est inscrit le telos particulier des nations particulières et des hommes isolés, se situe à l'infini, c'est une idée infinie, visée de manière obscure par tout le devenir spirituel pour ainsi dire »⁶. L'hostilité entre les nations européennes ne serait qu'une étape de la formation de la conscience européenne en vertu « d'une parenté intime et singulière d'esprit qui les traversent de part en part, une fois les différences nationales dépassées »⁷. Il appelait à un récit « post-rationaliste de l'histoire européenne qui rende compte des buts infinis de la raison » (Arjakovsky, 2016 : 18). Le récit européen serait « une narrative des origines » (Duarte, 2010 : 112) inscrite dans l'espace par une délimitation territoriale et dans le temps par le caractère infini de l'esprit européen :

« Elle remonte généralement le long de filiations généalogiques jusqu'à un premier commencement et tissent des relations entre des êtres ou des événements qui sont distants et séparés dans l'espace réel. » (Wunenburger, 2006 : 71).

L'imaginaire des Européens se structure autour d'une communauté rendue possible par des racines profondes. Tel un héritage symbolique, elle lègue un récit qui induit « une identité intuitive commune aux peuples européens » (Manguel, 2021). C'est en cela que l'approche substantialiste présente l'identité européenne comme incarnée par plusieurs figures à l'image de celle de Charlemagne⁸. Elle cherche à établir une filiation avec

⁴ Traduction, ELLIPSES, 7e prop., p.64 Il s'agit d'un passage particulièrement important pour la compréhension du récit européen.

⁵ Il s'agit d'une citation de Louis de Jaucourt (1704-1779) reprise par Henri Deleersnijder (1994).

⁶ Il s'agit du célèbre cycle de conférences prononcées par Edmund Husserl au Kulturbund de Vienne en mai 1935.

⁷ Ibid, 1935, Cycle de conférences prononcées par Edmund Husserl au Kulturbund de Vienne.

⁸ Il existe bien d'autres figures mythiques pouvant incarner l'Europe qui sont détaillées dans l'ouvrage collectif *Rêves d'Europe. Honoré Champion* (2017 : 107).

des ancêtres et à affirmer une continuité dans le temps. Cependant, l'ambiguïté des exploits de guerre des candidats potentiels ne semble plus correspondre à nos sociétés contemporaines « post-héroïques » (Bizeul, 2017 : 75). Le récit européen est pour certains auteurs l'aveu « déficit mythique », voir d'un « déficit symbolique », surtout en comparaison avec les mythes nationaux (Bizeul, 2017 : 67). Cette remise en cause n'apparaît pas être un rejet de l'existence ni du mythe de l'Europe, ni de la conscience européenne, mais plutôt celui de sa composition. De deux choses l'une, les mythes nationaux sont le résultat d'une construction identitaire recyclée par les institutions européennes.

De façon un peu provocatrice, la construction identitaire s'apparente à une « check-list » qui consiste à « déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser le culte » (Thiesse, 2014 : 4). Parmi la liste d'éléments symboliques, la désignation d'ancêtres comme « un acte de naissance » (Thiesse, 2014 : 12) en est une excellente démonstration. Que le choix se porte sur Charlemagne pour incarner le projet d'unification du continent ou sur les héros Daces tels de fervents représentants de l'âme nationale roumaine, tous deux relèvent plus d'une mise en scène que d'un constat historique. L'élément symbolique désigné n'est pas plus vraie pour les mythes nationaux que pour le mythe de l'Europe. La seule différence est une question de temps d'apprentissage. L'adhésion affective à ce type de fiction est un savoir collectif dont l'intériorisation a débuté dès le XVIII^e siècle en ce qui concerne les nations européennes (Thiesse, 2014 : 13). Elle est une mutation de la légitimité culturelle (Thiesse, 2014 : 8) qui apparaît plus importante que la forme de gouvernement lui-même. Les Pères fondateurs de l'Union européenne l'avaient bien compris en optant plutôt pour une approche constructiviste. Il s'agit de fonder un récit non plus en se référant à une figure historique particulière mais à une histoire qui se construit collectivement. Loin de s'engager dans un débat sur la position philosophique constructiviste selon laquelle tout serait discours et interprétations, il importe de souligner que la construction d'une identité européenne dénote quelque chose d'artificiel qui mène vers le performatif. Preuve en est la mise en place d'une coopération inédite en Europe basée sur la codécision et la cohabitation culturelle entre les nations européennes.

L'espace et l'identité des protagonistes du récit européen permettent de penser une pluralité d'États en une unité. L'identité devient alors une « identité de destin » (Bizeul, 2017 : 71) où chacun est nécessaire en lui-même pour accomplir une finalité qui transcende le récit. Comme l'indique l'article 128 du traité de Maastricht, cela vise « l'amélioration de la connaissance et de la diffusion de la culture et de l'histoire des peuples européens ». Les protagonistes se reconnaissent dans ce qui est raconté puisqu'ils y sont directement engagés, « l'objet et le sujet se confondent dans un même personnage, ce sont les récits de la quête de soi-même de sa propre identité » (Barthes, 1966 : 17). L'agencement de faits du récit européen serait alors un processus de « dévoilement de l'entité » (Duarte, 2017 : 106) :

« Hegel attribue une mission historique à l'Europe qui donne une cohérence à l'évolution de l'être européen. Cette cohérence, cette existence devenue significative, dépend de la réalisation de l'Esprit universel, la finalité de l'Europe (...) étant la concrétisation de l'universalité de la Raison qui gouverne le monde. » (Duarte, 2017 : 106).

Ce qui est raconté est alors une quête de l'Être européen qui tend à dépasser la discordance des nations européennes par leur intégration à l'unité du récit. Ce dernier se confond avec une prise de conscience, nommée européanité en Europe centrale, lorsque

l'Europe occidentale lui préfère le nom d'identité⁹. Il s'agit d'un état de transition entre la fiction et le réel vers une finalité supérieure. En d'autres termes, la transcendance à l'œuvre aboutit inextricablement à l'acte de fonder un ordre nouveau destiné à abolir le tragique en Europe.

L'idéologie et la crise dans le récit européen

Lorsque le récit européen se confronte à une réalité bien concrète, celle du retour de la guerre sur le continent, l'idéologie des institutions européennes est alors mise à l'épreuve du vrai ou du faux. La forme du gouvernement associée au récit est tout à fait fondamentale puisqu'elle en détermine les variations de composition. Cela aboutit généralement à « des controverses du patrimoine, des ajouts et des retranchements dans cet ensemble éminemment plastique » (Thiesse, 2014 : 6). Il s'agit très certainement de « l'une des formes les plus banales du débat idéologique moderne » (Thiesse, 2014 : 6) qui se vérifie avec le récit européen. A propos de l'idéologie, Husserl nomme sa conférence de 1935 « La crise de l'humanité européenne et la philosophie ». Il ne fait aucun doute pour lui que la crise de l'Europe est liée à la montée des totalitarismes qui puise sa force dans « la cécité des scientifiques modernes vis-à-vis de la possibilité de la fondation d'une science générale et purement cohérente de l'esprit ». L'idéologie associée à l'histoire de l'Europe est bien le libéralisme fondé sur la rationalité scientifique et la liberté de conscience, d'autant plus vis-à-vis du pouvoir politique lui-même, ce qui apparaît bien peu conciliable avec une idéologie totalitaire. Au vu des innombrables définitions du phénomène idéologique, Raymond Boudon se demandait s'il n'était pas plus simple de le définir « par rapport aux critères de la vérité et de l'erreur ». En s'appuyant sur la théorie de dérivation de Pareto, il présente les différents types d'argumentation pouvant être choisis par l'énonciateur : l'argumentation rhétorique, scientifique et exégétique. Si l'argumentation scientifique semble se soumettre au régime du vrai ou du faux de façon évidente, les deux autres peuvent s'y soustraire dans certains cas. L'adhésion du plus grand nombre à une idée repose sur les évidences sociales énoncées par l'argumentation d'un individu incarnant l'autorité. L'une des raisons pour lesquelles l'idéologie européenne est longtemps apparue comme une évidence, c'est bien parce que la rhétorique de son récit s'est construite en opposition à la montée des totalitarismes :

« L'existence d'un ennemi, l'existence d'une altérité que les Européens reconnaissaient comme précisément l'autre de ce qu'ils étaient eux-mêmes, rendait plus facile une conception de l'être européen qui s'imposait presque intuitivement. » (Bizeul, 2017 : 107).

Le refus commun de se soumettre à une idéologie totalitaire a largement encouragé les Européens à l'action afin de s'y soustraire. La véracité de l'idéologie libérale n'était pas vraiment une question, puisqu'elle incarne une réponse bien adaptée pour l'ensemble des Européens, qu'ils aient évolué dans le système soviétique ou grandit sous la menace de celui-ci. Autrement dit, la véracité importe peu face à la finalité à laquelle elle répond surtout lorsqu'il s'agit du Salut de tout un peuple. L'imaginaire des Européens s'est structuré pendant des siècles autour de récits tragiques qui incarnent une moralité de l'action. La praxis traduite par action qui poursuit un but. Les Européens ne se détournent

⁹ Le terme identité, idéologie, mythe et symbole relèvent d'usages extrêmement variés et loin d'être neutres. Chaque usage est connoté en fonction des courants d'idées qui se les approprient. C'est dans ce cadre et pour l'ensemble des idées développées précédemment que le terme de conscience est à propos ici.

pas de l'action, malgré son caractère faillible, face à des événements à la finalité incertaine. Ils sont convaincus que l'individu et les sociétés sont « perfectibles » (Millon-Delsol, 1993 : 120). L'ordre tant souhaité « n'a pas été donné d'avance, qu'il est toujours en train de venir, et que c'est nous (Européens) qui devant le susciter » (Millon-Delsol, 1993 : 120). Malgré les grandes tragédies vécues, les Européens croient au plus profond de leur âme que le progrès les mènent vers un bien-être commun. Il en va de l'esprit qui les traverse. Cet état d'esprit se révèle d'autant plus clairement lorsqu'il est confronté à un ennemi. D'où une « frénésie de l'action » (Millon-Delsol, 1993 : 124) pour vaincre inlassablement son Autre et conserver son Être. Cette philosophie de l'action nécessite un engagement infini de l'être européen afin de ne pas sombrer dans la fatalité et le découragement. Seulement lorsque l'Autre disparaît, il faut en imaginer un autre pour que l'Être subsiste.

Depuis la chute de l'URSS au tournant des années 1990, l'altérité existentielle à l'être européen est, bien souvent, appelée « crise ». Elle est un ennemi imaginé sans lequel l'idéologie européenne ne pourrait faire valoir sa force d'action. La crise a la singularité d'incarner tous les maux de la société européenne même si elle ne détient aucune définition scientifique¹⁰. Crise signifie étymologiquement décision lorsqu'elle est employée par Thucydide¹¹ dans une visée dramatique pour raconter la guerre entre les Perses et les Grecs. Elle est le dévoilement de l'événement qui « fait tomber les masques et efface les préjugés » (Arendt, 1958 : 224) associés aux croyances collectives que l'on tient pour évidente. Elle serait un événement de rupture de nature économique, sociale ou encore identitaire. Les techniques de fermeture de la crise ont toujours semblé opérer efficacement jusqu'à donner lieu à une réussite tout à fait unique en Europe, celle d'établir une paix durable. La réhabilitation de la place de l'Europe centrale en son sein est une preuve tangible. Cependant, seulement quatre ans après, la crise économique de 2008 engendre une crise sociale dont les effets s'entremêlent et se perpétuent dans le temps.

L'intégration à l'unité du récit d'une grande pluralité d'événements de nature différente, sous la dénomination de crise, permettrait aux institutions de dépolitiser les enjeux économiques et de les naturaliser (Borriello, 2017 : 21). La crise devient une réalité supérieure contraignante par l'usage du registre de l'urgence et de l'impératif, ou bien une maladie avec nécessité de diagnostic et de traitement par l'usage de métaphores (Borriello, 2017 : 21). Ceci apparaît en faveur de croyances collectives sur la résistance de l'Europe à faire face à la crise. Telle un vieil ennemi, dont on aurait oublié les origines du conflit, elle requiert de mener des actions selon « les principes fondateurs de l'Union européenne, de la solidarité et d'un patriotisme constitutionnel » (Habermas, 1999 : 46). Les processus rhétoriques à l'œuvre s'appuient tantôt sur une rationalité scientifique, tantôt sur une rationalité subjective (Charaudeau, 2005 : 10) afin de rassurer les Européens sur leur identité culturelle délaissée à grand renfort de pathos et d'émotions.

La définition floue de la dimension culturelle de l'identité européenne par les traités ou les acteurs européens eux-mêmes laisse perplexe. L'un des traités de la commission¹² la définit comme des « éléments géographiques, historiques et culturels qui contribuent à forger l'identité européenne ». La communauté de valeurs prônée par les institutions européennes serait le fruit de « fondements culturels dominants que sont l'héritage gréco-romain, et surtout, chrétien » (Marion, 2009 : 68). Elle semble être

¹⁰ Pour plus de précisions, consulter l'article de Michel Wiewiorka *La crise, quelle crise ?*.

¹¹ Dans *La Guerre du Péloponnèse*, selon Starn, l'usage ne se limite pas à la guerre, et s'étend à la médecine grecque.

¹² Présenté en 1992 (11-12), puis en 2006 (19).

construite plutôt autour « d'une culture politique partagée que sur une identité culturelle » (Nowicki, 2005 : 107). Pour Jacques Delors, elle incarne « un objet politique non identifiable » car noyée sous d'innombrables formules pour tenter de persuader le plus grand nombre de son existence. Paradoxalement, l'identité européenne tout à fait fondamentale pour faire face aux « crises » serait elle-même en crise. Cette déploration de l'identité n'est pas symptomatique de la conscience européenne mais plutôt celle de sa construction culturelle dans le récit. Même au fil du temps, la désignation de la crise comme une altérité apparaît bien trop artificielle pour susciter une adhésion généralisée. Ceci amène à s'y intéresser à un moment où elle apparaît la plus vulnérable.

L'identité culturelle en période de « crise ukrainienne »

Il est intéressant de souligner que ceux qui ont le moins de tabous à parler d'identité sont les pays d'Europe centrale. Leur positionnement géographique au centre de l'Europe a longtemps été un carrefour, un lieu d'échange et de rencontres entre l'Occident et l'Orient. C'est en cela que la métaphore du déplacement du mythe de l'Europe y prend racine. La culture est l'œuvre d'une ouverture à l'échange et « un mode de communication plus intense » (Zelenka, 2012 : 122) avec une grande pluralité d'ethnies. A ce propos, Milan Kundera définit l'Europe centrale, dans son essai *Occident Kidnappé* de 1983, comme « une région culturellement à l'Ouest, politiquement à l'Est et géographiquement au Centre » dont la Russie soviétique étant son Autre constitutif (Rupnik, 2022 : 26). Il apparaît évident que l'expérience tragique de la domination soviétique marque une rupture avec les références culturelles du passé. Les institutions qui autrefois incarnaient les principes fondamentaux que sont la liberté et la justice sont devenues une menace directe pour celles-ci. D'autres représentations ont été façonnées par les mécaniques du pouvoir soviétique. Les crimes perpétrés en Europe centrale ont atteint des degrés de violence inouïs à l'image des purges ethniques successives de Polonais et d'Ukrainiens. Pour ne citer qu'eux, ces événements ont provoqué une adhésion forcée à un centralisme démocratique où l'opposition est déshumanisée. Sous le joug d'une vérité officielle, la terreur policière instituée par un état totalitaire mène à une forme de subversion du réel (Bénétou, 1986).

La politisation systématique des fautes commises, et leur répression sévère, affecte la conscience collective jusqu'à la « réédition des âmes » expliquée dans le célèbre ouvrage *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne. L'écart entre l'expérience tragique du présent et les attentes pour le futur n'a fait que renforcer la force de l'espérance qui pose les fondements d'un élément culturel commun entre Européens. Les pays d'Europe centrale ont largement revendiqué le retour à l'Europe et à un héritage commun¹³, comme l'exprime l'ancien Président de la Roumanie, Traian Băsescu :

« Nous nous enfuyons en fait définitivement d'un espace dans lequel nous avons été injustement renvoyés et nous rentrons à la maison, dans le monde civilisé, dans l'Europe performante, dans l'Europe qui respecte les valeurs démocratiques, les valeurs humaines, les droits de l'homme, dans l'Europe qui se respecte elle-même »¹⁴.

Le retour à l'Europe n'est pas seulement un long alignement normatif vers l'intégration dictée par les agences européennes. C'est une réhabilitation de l'identité des

¹³ Déclarations de l'ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie, Grigore Gafencu (1999-2000 : 108).

¹⁴ Traian Băsescu, BBC, interview réalisée par Tatiana Niculescu, 28 décembre 2005.

pays d'Europe centrale qui passe nécessairement par la reconnaissance des expériences vécues afin de donner du sens au passé et le renouvellement des catégories de pensée. Les pays d'Europe centrale reconstruisent leur identité nationale à l'heure où la question n'est plus à l'ordre du jour dans la partie occidentale. Cette dernière a bénéficié d'un temps beaucoup plus conséquent pour reléguer au passé les événements tragiques vécus, et renouveler les représentations s'y rattachant, si essentiel à sa réalisation en tant que nation. Les différentes sensibilités entre les pays européens qui ont fait l'expérience du totalitarisme et ceux de la démocratie souffrent d'une forme « d'incommunicabilité d'expériences » (Nowicki, 2017 : 27). Réouvrir le débat sur la nation, c'est aussi réouvrir de vieilles blessures auxquelles la partie occidentale ne souhaite plus être exposée. L'idéologie européenne préfère donc réunir les imaginaires nationaux par la valorisation de leurs différences culturelles sous l'égide d'un « héritage culturel commun » et d'une « interdépendance historique » sans jamais les définir précisément. Un débat de fond sur l'identité culturelle apparaît comme proscrit en faveur de débats sur les questions de genres, par exemple, et aboutit à des situations d'incommunication (Wolton, 2019 : 200) entre les pays d'Europe occidentale et d'Europe centrale. Bon gré, mal gré, le retour de la guerre sur le continent européen le 24 février 2022 replace la question de l'identité au centre des débats.

La Présidente de la Commission européenne, Ursula Von Der Leyen¹⁵, débute son discours sur la Guerre en Ukraine en évoquant « l'entrée des troupes soviétiques dans Prague et Budapest ». La résurgence de cet ancien envahisseur qui a légué un héritage tragique et commun avec l'Ukraine aux pays d'Europe centrale, légitime plus que jamais auparavant leur rôle d'acteur dans le récit européen :

« Après une période de (auto)marginalisation au sein de l'Union européenne, l'Europe centrale se trouvait propulsée aux avant-postes de la gestion européenne de la crise ukrainienne. » (Dakowska, 2024 : 72-77).

Les tentatives des pays d'Europe centrale pour alarmer sur les exactions de la Russie en Ukraine dès 2014 ont été laissées sans réponse (Dakowska, 2024 : 73). Alors que la Russie incarne une menace pour la souveraineté des pays en Europe centrale, elle représente plutôt « un partenaire incontournable » (Delcour, 2019 : 4) pour les pays d'Europe occidentale, convaincus d'avoir définitivement renvoyé cet ennemi dans le passé. Il faut attendre le début de la guerre pour qu'un « alignement des opinions publiques et politiques, inspiré par la Pologne et les États baltes », advienne en Europe (Parmentier, 2024 : 163). Malgré des tentatives de la Russie pour agir sur l'imaginaire des pays d'Europe centrale, elle se trouve dans l'incapacité d'exploiter « les vulnérabilités de cette région pour affaiblir l'unité occidentale » (Parmentier, 2024 : 163). Les pays d'Europe centrale ont appris à se méfier de cette puissance qui s'en prend directement à l'identité culturelle de ceux qu'elle agresse. Vladimir Poutine tente bien de légitimer la réactualisation de l'URSS par des filiations culturelles communes qui remonteraient au temps de l'ancienne Russie de Kiev.

Quoiqu'il en soit, la volonté de s'affranchir de toute influence Russe est marqué par une « distanciation politique, économique et culturelle » (Parmentier, 2024 : 163) par les pays d'Europe centrale. La Russie y est érigée au rang d'ennemi en tant qu'une menace majeure

¹⁵ Discours de la Présidente Ursula Von Der Leyen lors de la plénière du Parlement européen « sur l'agression de l'Ukraine par la Russie », prononcé le 1er mars 2022.

pour la sécurité (Parmentier, 2024 : 167). Les discours font référence à une rupture avec l'expérience vécue, au temps de la Guerre Froide, un encouragement à la solidarité avec l'Ukraine et, enfin, une adhésion totale aux valeurs démocratiques de l'Europe. L'expression « Europe » agit comme une formule (Krieg-Planque, 2009 : 45) qui a acquis des significations et ont elles-mêmes cristallisées des enjeux autour de l'identité européenne (Niessen, 2020 : 25). Une certaine réunification des discours autour d'un ennemi commun semble s'affirmer malgré quelques dissensions avec le Premier ministre hongrois, Viktor Orban, et le Premier ministre slovaque, Robert Fico. Ces prises de positions plus souples vis à vis de la Russie contrastent avec l'hostilité sans condition affichée par la Pologne, les États baltes et la République tchèque. Leurs discours sur la guerre en Ukraine mobilisent des représentations d'ordre géographique, historique, culturelle et politique. Tout autant de représentations qui sont utilisées pour raconter l'identité (Niessen, 2020 : 22) dans le récit européen.

Conclusion

L'ennemi est une menace sécuritaire mais aussi une menace pour l'identité de l'ensemble des Européens. C'est d'ailleurs ce qui est exprimé par la Présidente de la Commission européenne, Ursula Von der Leyen, lorsqu'elle conclut son discours sur un « état de crise qui est en train de changer l'Europe ». La résurgence d'un ennemi commun dans le réel renforce le rôle des pays d'Europe centrale dans le récit européen et, par extension, l'idéologie européenne elle-même même si ce n'est pas explicitement énoncé.

Une fois encore, l'idéologie européenne incarne une réponse bien adaptée au retour de la guerre sur le continent et cela pour l'ensemble des Européens, qu'ils aient connu le totalitarisme ou grandi sous sa menace. « L'incommunicabilité d'expériences » semble s'atténuer et encourager la reconnaissance du passé tragique vécu par les pays d'Europe centrale. Le dévoilement d'un Autre incarné par la Russie exerce un renouveau des modes de représentations également en Europe occidentale. Cette prise de conscience commune aux Européens encourage la réalisation d'actions coordonnées qui modifie très concrètement le rôle des pays d'Europe centrale. Ils ne sont plus seulement les récepteurs mais bien des acteurs du récit européen.

Le Livre Blanc de la défense européenne, présenté le 19 mars 2025, est un exemple particulièrement concret des actions menées pour défendre l'identité européenne. Paradoxalement, la résurgence de cet ennemi favorise une unification des discours autour d'une identité commune, sans pour autant apporter des précisions sur sa dimension culturelle. Les éléments symboliques pour construire le récit européen différent de celui des nations ne semblent pas opérer une mutation de la légitimité culturelle. L'absence de débat en la matière laisse un vide dans lequel le nationalisme s'immisce aisément. Les récentes suspicions d'ingérences russes lors des élections présidentielles en Roumanie et la montée généralisée des parties d'extrêmes droites au sein de l'Union européenne n'en sont que les reflets. Il semble plus que jamais important de rappeler les propos de Dominique Wolton à ce sujet :

« On ne dira jamais assez, dans le contexte d'ouverture actuel, que le nationalisme prend son essor sur l'échec de l'identité nationale. Les conflits actuels liés au nationalisme illustrent cette réalité : le nationalisme se développe d'autant plus que l'identité nationale ou communautaire est niée. » (Wolton, 2012).

Les représentations sur la guerre en Ukraine en Europe centrale ne peuvent être appréhendées selon le critère du vrai ou du faux étant donné qu'elles sont le fruit d'une expérience collective vécue. Émotions et rationalité s'entre-mêlent aisément. Il en va du renouvellement de l'altérité indispensable à la constitution de l'Autre mais avant tout de l'Être européen. Certes, l'ennemi représente une menace véritable dans le réel mais son rôle dans les imaginaires s'inscrit dans l'unité du récit européen. Il va de pair avec la poursuite du fil de l'histoire qui tend inextricablement vers une prise de conscience progressive des Européens.

BIBLIOGRAPHIE

- *** (2017), *Rêves d'Europe*. Honoré Champion, p. 107.
- ARENDT, Hannah et MATTEI, François, (1972), *La crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- ARENDT, Hannah, (1972), « La crise de l'éducation », dans *REV. POLIT. PARLEM*, vol. 74, no 831, p. 224.
- ARJAKOVSKI, Antoine, (2021), *Histoire de la conscience européenne*, Éditions Salvator.
- BARTHES, Roland, (1966), « Introduction à l'analyse structurale des récits », dans *Communications*, vol. 8, no 1, pp. 1-27.
- BENETON, Philippe, (1986), *Introduction à la politique moderne : Démocratie libérale ou totalitarisme*, FeniXX.
- BORRIELLO, Arthur, (2017), « Les métaphores de l'austérité. Abolition et préservation de l'autonomie du champ politique dans les discours de crise en Italie et en Espagne », dans *Mots. Les langages du politique*, no 115, pp. 21-36.
- BOUDON, Raymond, (1986), *L'idéologie ou L'origine des idées reçues*, Paris, Fayard.
- CHARAUDEAU, Patrick, (2005), « Quand l'argumentation n'est que visée persuasive. L'exemple du discours politique », dans *Argumentation et communication dans les médias*, pp. 22-43.
- DAKOWSKA, Dorota, (2023), « Les pays d'Europe centrale face à la guerre d'Ukraine », dans *Ramses*, Paris, Dunod, pp. 72-77.
- DE ROUGEMONT, Denis, (1994), *Écrits sur l'Europe*, vol.1, 1948-1961, Paris, Éditions de la Différence, p. 499.
- DELCOUR, Laure, (2019), « La Russie au miroir des perceptions européennes : entre partenariat et distanciation », dans *La Russie dans le monde*, Paris, CNRS éditions.
- DELEERSNIJDER, Henri, (1994), *L'Europe, du mythe à la réalité : histoire d'une idée*, Mardaga.
- DOBRY, Michel, (1986), « Le jeu du consensus », dans *Pouvoirs*, vol. 38, pp. 47-66.
- DUARTE, David, (2010), « Le mythe européen. Le contrat social : Continuité et Discontinuité », dans *Actas das Jornadas de Jovens Investigadores de Filosofia: Primeiras Jornadas Internacionais*, Grupo Krisis, pp. 107-130.
- GAFENCU, Grigore, (1999-2000), « Mouvement Européen », Bruxelles, 25 février 1949, dans *Secolul 20. Europele din Europa*, n°10-12/1999, 1-3/2000, p. 108.
- GENETTE, Gérard, (1966), « Frontières du récit », dans *Communications*, vol. 8, no 1, pp. 152-163.
- HABERMAS, Jürgen, (1999), « The European nation-state and the pressures of globalization », dans *New Left Review*, pp. 46-59.
- HANSEN-MAGNUSSON, Hannes et WIENER, Antje, (2010), « Studying contemporary constitutionalism: Memory, myth and horizon », dans *JCMS: Journal of Common Market Studies*, vol. 48, no 1, pp. 21-44.
- KRIEG-PLANQUE, Alice, (2009), *La notion de formule en analyse du discours : cadre théorique et méthodologique*, Presses Univ. Franche-Comté.
- MANGUEL, Alberto, (2022), *Europe : le mythe comme métaphore*, Paris, Fayard.

- MARION, Axel, (2009), « Une citoyenneté sans territoire ? », dans *Relations internationales*, vol. 139, no 3, pp. 65-72.
- MATHIEU, Jean-Marie, (1995), « Action et mythos chez Aristote », dans *Kentron*, vol. 11, no 1, pp. 71-81.
- MILLON-DELSOL, Chantal, (1993), *L'Irrévérence : essai sur l'esprit européen*, Mame.
- NIESSEN, Annie, (2020), « La communication de la Commission sur l'identité européenne dans le cadre des demandes d'adhésion et des élargissements », dans *Communication & Organisation*, vol. 57, no 1, pp. 21-36.
- NOWICKI, Joanna et RADUT-GAGHI, Luciana (ed.), (2017), *Rêves d'Europe. Honoré Champion* (Dont Bizeul, Yves, Duarte, David).
- NOWICKI, Joanna, (2005), « Communication interculturelle et construction identitaire européenne », dans *Hermès*, no 1, pp. 131-138.
- PARMENTIER, Florent, (2024), « Que reste-t-il de l'influence russe en Europe centrale à la suite de la guerre en Ukraine ? », dans *Revue internationale et stratégique*, vol. 135, no 3, pp. 163-169.
- PERCEAU, SYLVIE, (2012), « Aristote et la praxis poétique : Homère, un modèle pour la tragédie ? », dans *Atti Accademia Pontaniana lci Supplemento*, vol. 125, p. 144.
- RICCEUR, Paul, (1986), « Rhétorique-Poétique-Herméneutique [conférence donnée à Bruxelles, 1970] », dans *De la Métaphysique à la Rhétorique. Essais à la mémoire de Chaim Perelman avec un inédit sur la logique rassemblés par M. Meyer*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, pp. 143-155.
- RICCEUR, Paul, (2014), « La vie : un récit en quête de narrateur », dans *Écrits et Conférences Autour de la psychanalyse*, 1, Le Seuil, pp. 257-276.
- RUPNIK, Jacques et CHALIER, Jonathan, (2022), « L'Europe centrale, objet retrouvé », dans *Esprit*, no 9, pp. 26-30.
- SOLJENITSYNE, Alexandre, (2014), *L'Archipel du Goulag*, (édition abrégée inédite: 1918-1956 Essai d'investigation littéraire), Paris, Fayard.
- WOLTON, Dominique, (2012), *Indiscipliné : la communication, les hommes et la politique*, Odile Jacob.
- WOLTON, Dominique, (2019), « Communication, incommunication et acommunication », dans *Hermès*, La Revue, vol. 84, no 2, pp. 200-205.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques, (2006), « Le mythe de l'Europe, l'Europe des mythes », dans *Caietele Echinox*, no 10, pp. 9-15.
- ZELENKA, Miloš, (2012), « L'Europe centrale dans le contexte de la géographie littéraire et symbolique », dans *Recherches & Travaux*, no 80, pp. 121-140.